

Mémoire et Espoirs de la Résistance



L'ASSOCIATION DES AMIS DE
LA FONDATION DE LA RÉSISTANCE



PRINTEMPS DES POETES DE LA RESISTANCE

Collégiens et lycéens des établissements

Colette Besson (Paris 20°)

Carnot (Paris 17°)

L'Institut National des Jeunes Aveugles de Paris

Guillaume Cale (Nanteuil le Haudouin - Oise)

Simone Weil (Paris 3°)

vous invitent à venir écouter poèmes et chants écrits de la Résistance

d' Emmanuel d'Astier de la Vigerie, Louis Aragon, Marianne Cohn, Robert Desnos, Maurice Druon, Paul Eluard, Gisèle Guillemot, Marcel Herz, Max Jacob, Joseph Kessel, Primo Levi, Madeleine Riffaud, Jean-Pierre Rosnay, Elie Wiesel.....

Accompagnés de

Lucienne Deschamps, comédienne et chanteuse

Marie-Claire Dumas, biographe de Robert Desnos

Marcelle Rosnay, épouse de Jean-Pierre Rosnay, Résistant du Vercors et du Mont Mouchet

Jean-Mathieu Boris, combattant de la France Libre à Bir-Hakeim

Yvan Denis, Résistant de juin 40

Raymond Riquier, Inspecteur d'Académie

JEUDI 10 MARS 2016 À PARTIR DE 14 H 00

MAIRIE DU 3° - 2, RUE EUGÈNE SPULLER

Entrée libre

MÉMOIRE ET ESPOIRS DE LA RESISTANCE

L'Association des Amis de la Fondation de la Résistance - Déclarée loi de 1901

Pavillon de la Mémoire Combattante - Place Marie-Madeleine Fourcade

16-18 place Duplex 75015 Paris - Téléphone ; 01 45 66 92 32

E-mail : memoresist@m-e-r.org - Site Internet : www.memoresist.org

LE CHANT DES MARAIS

Loin dans l'infini s'étendent
Les grands prés marécageux.
Pas un seul oiseau ne chante
Dans les arbres secs et creux.

O terre de détresse

Où nous devons sans cesse

Piocher, piocher !

Dans ce camp morne et sauvage
Entouré de murs de fer
Il nous semble vivre en cage,
Au milieu d'un grand désert.
Bruits de chaînes, bruits des armes
Sentinelles jour et nuit
Des cris, des pleurs et des larmes,
La mort pour celui qui fuit.
Mais un jour, dans notre vie,
Le printemps reflourira.
Libre, alors ô ma Patrie,
Je dirai : tu es à moi !

O terre d'allégresse

Où nous pourrons sans cesse

Aimer, aimer !

Jean-Mathieu Boris, Ancien de la France Libre**AUX VOLONTAIRES DE JUIN 40**

Quand en ce mois de juin la France vacilla
Les panzers ennemis repoussaient nos armées
Et jetaient sur les routes des foules affolées
Soudain de l'Angleterre un général parla

Rejoignez-moi Français pour de nouveaux combats
La bataille est perdue mais la guerre continue
Pour que nous soyons tous quand le jour est venu
Dans le camp des vainqueurs sans qu'il y ait débat

Que ce soit de Bretagne ou bien d'autres lieux
Ils n'étaient pas nombreux ceux qui croyaient au ciel
Ceux qui n'y croyaient pas pour répondre à l'appel
Mais ils ont dit présent des jeunes comme des vieux

Enfin vint l'épopée la France vous regarde
Clama le général, vous êtes sa fierté
Soldats qui combattez pour notre liberté
Vous qui allez sans crainte affronter la camarde

Et tous ces volontaires devenus des guerriers
Brodaient sur leurs drapeaux les noms de Bir-Hakeim
Tchad Lybie Tunisie et même El Alamein
Bousculant l'ennemi hors des bastions derniers

Après d'autres années après d'autres souffrances
Après d'autres combats après d'autres assauts
Vint pour les survivants dans un dernier sursaut
L'indicible bonheur de libérer la France.

Jean-Mathieu Boris, *Aux volontaires de Juin 40*

FRANCE

Ils disaient tous ma France
Ou la France éternelle
Et chacun te prenait un peu de plume à l'aile
Mais quand l'ennemi arriva
Les guérites étaient là
Et plus les sentinelles

Ils disaient tous ma France
Ou la France éternelle

Moi je t'aimais et je ne disais rien
Je n'avais pas seize ans
France tu t'en souviens

Ils disaient tous ma France
Ou la France éternelle
Je n'ai rien dit moi j'étais trop enfant
J'ai pris le fusil de la sentinelle
Et puis c'est fini maintenant

France
Pardonne-moi si je te le rappelle
Je me sens si seul par moments

Ils disaient tous ma France
Ou la France éternelle.

Jean-Pierre Rosnay

Collège Guillaume Cale de Nanteuil le Haudouin**NOVEMBER**

Ni vzdychnúť sme si nestačili
a jeseň prišla už.

Pár žltých listov na orechu
jak pečať slz a mdlého smiechu
leta,

Ktoré nedozrelo

Mám ešte svoje zachmúrene čelo
i ruky

i prsia chudé

A jeseň, ktorá ešte stokrát bude,
ma nájde v srdciach splesnivených tiel

Ó verte, umrieť nemôže
ten, ktorý nedozrel

Marcel Herz

NOVEMBRE

Nous n'avons même pas soupiré
et voilà l'automne.

Quelques feuilles jaunes sur le noyer,
l'empreinte des larmes et du rire étouffé
de l'été

Qui n'a pas mûri.

J'ai toujours mon front assombri
et mes bras

et ma poitrine maigre.

Et l'automne qui cent fois reviendra
me trouvera dans les cœurs des corps
moisis.

Croyez-moi, ne peut pas mourir
celui qui n'a pas mûri

J'AI TANT RÊVÉ DE TOI

J'ai tant rêvé de toi que tu perds ta réalité.
Est-il encore temps d'atteindre ce corps vivant
Et de baiser sur cette bouche la naissance
De la voix qui m'est chère?
J'ai tant rêvé de toi que mes bras habitués
En étreignant ton ombre
A se croiser sur ma poitrine ne se plieraient pas
Au contour de ton corps, peut-être.
Et que, devant l'apparence réelle de ce qui me hante
Et me gouverne depuis des jours et des années,
Je deviendrais une ombre sans doute.
O balances sentimentales.
J'ai tant rêvé de toi qu'il n'est plus temps
Sans doute que je m'éveille.
Je dors debout, le corps exposé
A toutes les apparences de la vie
Et de l'amour et toi, la seule
qui compte aujourd'hui pour moi,
Je pourrais moins toucher ton front
Et tes lèvres que les premières lèvres
et le premier front venu.
J'ai tant rêvé de toi, tant marché, parlé,
Couché avec ton fantôme
Qu'il ne me reste plus peut-être,
Et pourtant, qu'a être fantôme
Parmi les fantômes et plus ombre
Cent fois que l'ombre qui se promène
Et se promènera allègrement
Sur le cadran solaire de ta vie.

SOL DE COMPIÈGNE

Craie et silex et herbe et craie et silex
 Et silex et poussière et craie et silex
 Herbe, herbe et silex et craie, silex et craie
 Silex, silex et craie
 Et craie et silex
 Et craie

Quelque part entre l'Hay-les-Roses
 Et Bourg-la-Reine et Antony
 Entre les roses de l'Hay
 Entre Clamart et Antony
 Craie et silex — craie et silex
 Et craie

Et silex et craie et silex et craie
 Et silex
 Entre les roses de l'Hay
 Et les arbres de Clamart
 Avez-vous vu la sirène
 La sirène d'Antony
 Qui chantait à Bourg-la-Reine
 Et qui chante encore à Fresnes.

Sol de Compiègne !
 Terre grasse et cependant stérile
 Terre de silex et de craie
 Dans ta chair
 Nous marquons l'empreinte de nos
 semelles
 Pour qu'un jour la pluie de printemps
 S'y repose comme l'œil d'un oiseau
 Et reflète le ciel, le ciel de Compiègne
 Avec tes images et tes astres
 Lourd de souvenirs et de rêves

Plus dur que le silex
 Plus docile que la craie sous le couteau
 À Paris près de Bourg-la-Reine
 J'ai laissé seules mes amours
 Ah ! Que les bercent les sirènes
 Je dors tranquille, oh ! Mes amours
 Et je cueille, à l'Hay, les roses
 Que je vous porterai un jour
 Alourdies de parfums et de rêves
 Et, comme vos paupières, écloses
 Au clair soleil d'une vie moins brève
 Pleine d'éclairs comme un silex,

Lumineuse comme la craie
 Et craie et silex et silex et craie
 Sol de Compiègne !
 Sol fait pour la marche
 Et la longue station des arbres,
 Sol de Compiègne !
 Pareil à tous les sols du monde,
 Sol de Compiègne !
 Un jour nous secouerons notre poussière
 Sur ta poussière
 Et nous partirons en chantant.

Nous partirons en chantant
 En chantant vers nos amours
 La vie est brève et bref le temps.
 Rien n'est plus beau que nos amours
 Nous laisserons notre poussière
 Dans la poussière de Compiègne
 Et nous emporterons nos amours
 Nos amours qu'il nous en souviene

Qu'il nous en souviene

Robert Desnos

Collège Carnot de Paris

JE TRAHIRAI DEMAIN

Je trahirai demain pas aujourd'hui.
Aujourd'hui, arrachez-moi les ongles,
Je ne trahirai pas.

Vous ne savez pas le bout de mon courage.
Moi je sais.
Vous êtes cinq mains dures avec des bagues.
Vous avez aux pieds des chaussures
Avec des clous.

Je trahirai demain, pas aujourd'hui,

Demain.
Il me faut la nuit pour me résoudre,
Il ne me faut pas moins d'une nuit
Pour renier, pour abjurer, pour trahir.

Pour renier mes amis,
Pour abjurer le pain et le vin,
Pour trahir la vie,
Pour mourir.

Je trahirai demain, pas aujourd'hui.
La lime est sous le carreau,
La lime n'est pas pour le barreau,
La lime n'est pas pour le bourreau,
La lime est pour mon poignet.

Aujourd'hui je n'ai rien à dire,
Je trahirai demain.

Marianne Cohn, novembre 1943

LIBERTÉ

Sur mes cahiers d'écolier
Sur mon pupitre et les arbres
Sur le sable sur la neige
J'écris ton nom

Sur toutes les pages lues
Sur toutes les pages blanches
Pierre sang papier ou cendre
J'écris ton nom

Sur les images dorées
Sur les armes des guerriers
Sur la couronne des rois
J'écris ton nom

Sur la jungle et le désert
Sur les nids sur les genêts
Sur l'écho de mon enfance
J'écris ton nom

Sur les merveilles des nuits
Sur le pain blanc des journées
Sur les saisons fiancées
J'écris ton nom

Sur tous mes chiffons d'azur
Sur l'étang soleil moisi
Sur le lac lune vivante
J'écris ton nom

Sur les champs sur l'horizon
Sur les ailes des oiseaux
Et sur le moulin des ombres
J'écris ton nom

Sur chaque bouffée d'aurore
Sur la mer sur les bateaux
Sur la montagne démente
J'écris ton nom

Sur la mousse des nuages
Sur les sueurs de l'orage
Sur la pluie épaisse et fade
J'écris ton nom

Sur les formes scintillantes
Sur les cloches des couleurs
Sur la vérité physique
J'écris ton nom

Sur les sentiers éveillés
Sur les routes déployées
Sur les places qui débordent
J'écris ton nom

Sur la lampe qui s'allume
Sur la lampe qui s'éteint
Sur mes maisons réunies
J'écris ton nom

Sur le fruit coupé en deux
Du miroir et de ma chambre
Sur mon lit coquille vide
J'écris ton nom

Sur mon chien gourmand et tendre
Sur ses oreilles dressées
Sur sa patte maladroite
J'écris ton nom

Sur le tremplin de ma porte
Sur les objets familiers
Sur le flot du feu béni
J'écris ton nom

Sur toute chair accordée
Sur le front de mes amis
Sur chaque main qui se tend
J'écris ton nom

Sur la vitre des surprises
Sur les lèvres attentives
Bien au-dessus du silence
J'écris ton nom

Sur mes refuges détruits
Sur mes phares écroulés
Sur les murs de mon ennui
J'écris ton nom

Sur l'absence sans désir
Sur la solitude nue
Sur les marches de la mort
J'écris ton nom

Sur la santé revenue
Sur le risque disparu
Sur l'espoir sans souvenir
J'écris ton nom

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer

Paul Eluard

LA ROSE ET LE RÉSÉDA

Celui qui croyait au ciel
 Celui qui n'y croyait pas
 Tous deux adoraient la belle
 Prisonnière des soldats
 Lequel montait à l'échelle
 Et lequel guettait en bas
 Celui qui croyait au ciel
 Celui qui n'y croyait pas
 Qu'importe comment s'appelle
 Cette clarté sur leur pas
 Que l'un fut de la chapelle
 Et l'autre s'y dérobât
 Celui qui croyait au ciel
 Celui qui n'y croyait pas
 Tous les deux étaient fidèles
 Des lèvres du coeur des bras
 Et tous les deux disaient qu'elle
 Vive et qui vivra verra
 Celui qui croyait au ciel
 Celui qui n'y croyait pas
 Quand les blés sont sous la grêle
 Fou qui fait le délicat
 Fou qui songe à ses querelles
 Au cœur du commun combat
 Celui qui croyait au ciel
 Celui qui n'y croyait pas
 Du haut de la citadelle
 La sentinelle tira
 Par deux fois et l'un chancelle
 L'autre tombe qui mourra
 Celui qui croyait au ciel
 Celui qui n'y croyait pas
 Ils sont en prison Lequel
 A le plus triste grabat
 Lequel plus que l'autre gèle
 Lequel préfère les rats

 Celui qui croyait au ciel
 Celui qui n'y croyait pas
 Un rebelle est un rebelle
 Deux sanglots font un seul glas
 Et quand vient l'aube cruelle
 Passent la vie à trépas
 Celui qui croyait au ciel
 Celui qui n'y croyait pas
 Répétant le nom de celle
 Qu'aucun des deux ne trompa
 Et leur sang rouge ruisselle

Même couleur même éclat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
Il coule il coule il se mêle
A la terre qu'il aima
Pour qu'à la saison nouvelle
Mûrisse un raisin muscat
Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas
L'un court et l'autre à des ailes
De Bretagne ou du Jura
Et framboise ou mirabelle
Le grillon rechantera
Dîtes flûte ou violoncelle
Le double amour qui brûla
L'alouette ou l'hirondelle
La rose et le réséda

Louis Aragon

Marcelle Rosnay, Club des Poètes

POÈME CODÉ

J'avais franchi les trois collines, et sur chacune j'avais cueilli une fleur.

L'autre, là-haut, tape toujours !

C'était une guerre secrète, on n'en parla donc pas. Moi qui l'avais vécue, j'avais bien remarqué qu'elle n'était pas comme les autres, pas d'uniformes, pas de généraux, pas d'officiers, presque pas d'armes. Ne le répétez pas, puisque c'était une guerre secrète, il ne faut surtout pas en parler, le peu d'armes que nous eûmes, car il nous en fallait bien quelques unes, nous les avions prises aux gendarmes et sans leur faire de mal, mais malgré tout ils étaient contrarié, vexés même. Je me souviens que l'un d'entre eux au visage rougeaud, avait presque les larmes aux yeux. Il craignait de se faire houspiller par ses supérieurs et mal noter, ce qui pouvait avoir une suite fâcheuse pour sa carrière. Nous l'avons laissé avec sa peine, près du pont qu'il devait garder. Qu'est-il devenu depuis ?

Trois mois après, mes trois camarades étaient morts. Freddy, le conducteur émérite de notre traction, était un ancien garçon de la Coupole. Il se battait comme on sert la clientèle, sans un discours, agile à se faufiler entre les obus, comme entre les tables, à s'approcher d'un convoi ennemi et lancer ses grenades comme on fait sauter un bouchon de bouteille de champagne, ou la capsule d'une bouteille d'eau gazeuse, c'est selon.

Il est tombé comme La Ville de Miremont ou Péguy, une balle en plein front.

C'était une guerre secrète, on n'en a pas parlé.

Freddy devait avoir une mère, un père, une femme peut être, on n'en n'a pas parlé, bien sûr, et je suis même le premier à soulever son linceul de fougères.

Gustou, lui, riait quand une rafale de mitrailleuse ou de F.M l'a coupé en deux de haut en bas.

C'était une guerre secrète, on n'en a pas parlé depuis, sauf peut-être son frère Louis et moi, et encore Louis n'était pas bavard.

Le Chtimi a eu de la chance : juste avant que l'officier SS lui tire une balle dans le crâne, il avait eu le temps de lui cracher au visage, avant, il s'en était offert onze, c'est peut-être pas un beau chiffre, mieux eût valu treize, mais il n'avait que onze balles.

C'était une guerre secrète, on n'en a pas parlé, sauf entre nous, comme ça !

On l'aimait bien le Chtimi, malgré sa grande gueule. Si vous croyez aux coïncidences, notez celle-là : quand on a retiré son corps par les pieds, pour le cacher sous des pierres, un oiseau s'est élevé des buissons derrière lesquels il était tombé, et cet oiseau est monté dans le ciel comme une bulle, en battant fortement des ailes, et il est retombé comme une pierre juste sur le visage ensanglanté du Chtimi et ses deux ailes ont recouvert les yeux du Chtimi. Personne n'a été foutu de dire à quelle espèce appartenait cet oiseau et de quoi il était mort.

C'était la guerre secrète, on n'en n'a pas parlé, on ne parlait déjà pas des hommes qui tombaient tous les jours, qui étaient torturés, déportés, on n'allait pas parler d'un oiseau ! Lui aussi c'était un clandestin, et comme nous, un drôle d'oiseau.

J'avais franchi les trois collines, et sur chacune j'avais cueilli une fleur. Si vous croyez aux coïncidences, notez celle-ci : ce n'est qu'après que je m'aperçus que l'une de ces fleurs était bleue, l'autre blanche et la troisième rouge.

Jean-Pierre Rosnay

LA RUE RAVIGNAN

Importuner mon fils
 A l'heure où tout repose
 Pour contempler un mal dont toi-même souris
 L'incendie est comme une rose
 Ouverte sur la queue d'un paon gris
 Je vous dois tout
 Mes douleurs et mes joies
 J'ai tant pleuré pour être pardonné
 Cassez le tourniquet où je suis mis en cage
 Adieu barreaux
 Nous partons vers le Nil
 Nous profitons d'un sultan en voyage
 Et des villas bâties avec du fil
 L'orange et le citron tapisseraient la trame
 Et les galériens ont des turbans au front
 Je suis mourant
 Mon souffle est sur les cimes
 Des émigrants j'écoute les chansons
 Port de Marseille
 Ohé la jolie ville
 Les jolies filles et les beaux amoureux
 Chacun ici est chaussé d'espadrilles
 La Tour de Pise et le marchand d'oignon

 Je te regrette O ma rue Ravignan
 De tes hauteurs qu'on appelle antipodes
 Sur des pipeaux m'ont enseigné l'amour
 Douces bergères et leurs riches atours
 Venues ici pour nous montrer les modes
 L'une était folle
 Elle avait une bique
 avec des fleurs sur ses cornes de paon
 L'autre pour les refrains de nos fêtes bachiques
 La vague et pure voix qu'eût rêvée Malibran
 L'impasse de Guelma a ses corregidors
 Et la rue Caulaincourt ses marchands de tableaux
 Mais la rue Ravignan est celle que j'adore
 Pour les coeurs enlacés de ses porte-drapeaux
 Là taillant des dessins dans les perles que j'aime
 Mes défauts les plus grands furent ceux de mes poèmes.

Max Jacob

Lycée Simone Weil

« LA NUIT », EXTRAIT.

Puis un jour, on expulsa de Sighet les Juifs étrangers. Et Moshé-Le-Bedeau était étranger. Entassés par les gendarmes hongrois dans des wagons à bestiaux, ils pleuraient sourdement. Sur le quai de départ, nous pleurions aussi. Le train disparut à l'horizon; il ne restait derrière lui qu'une fumée épaisse et sale.

J'entendis un Juif dire derrière moi, en soupirant:

- Que voulez-vous? C'est la guerre ...

Les déportés furent vite oubliés. Quelques jours après leur départ, on disait qu'ils se trouvaient en Galicie, où ils travaillaient, qu'ils étaient même satisfaits de leur sort.

Des jours passèrent. Des semaines, des mois. La vie était redevenue normale. Un vent calme et rassurant soufflait dans toutes les demeures. Les commerçants faisaient de bonnes affaires, les étudiants vivaient au milieu de leurs livres et les enfants jouaient dans la rue.

Un jour, comme j'allais entrer dans la synagogue, j'aperçus, assis sur un banc, près de la porte, Moshé-le-Bedeau.

Il raconta son histoire et celle de ses compagnons. Le train des déportés avait passé la frontière hongroise et, en territoire polonais, avait été pris en charge par la Gestapo. Là, il s'était arrêté. Les Juifs durent descendre et monter dans des camions. Les camions se dirigèrent vers une forêt. On les fit descendre. On leur fit creuser de vastes fosses. Lorsqu'ils eurent fini leur travail, les hommes de la Gestapo commencèrent le leur. Sans passion, sans hâte, ils abattirent leurs prisonniers. Chacun devait s'approcher du trou et présenter sa nuque. Des bébés étaient jetés en l'air et les mitraillettes les prenaient pour cibles. C'était dans la forêt de Galicie, près de Kolomaye. Comment lui-même, Moshé-le-Bedeau, avait réussi à se sauver? Par miracle. Blessé à la jambe; on le crut mort ...

Tout au long des jours et des nuits, il allait d'une maison juive à l'autre, et racontait l'histoire de Malka, la jeune fille qui agonisa durant trois jours, et celle de Tobie, le tailleur, qui implorait qu'on le tue avant ses fils ...

Il avait changé, Moshé. Ses yeux ne reflétaient plus la joie. Il ne chantait plus. Il ne me parlait plus de Dieu ou de la Kabbale, mais seulement de ce qu'il avait vu. Les gens refusaient non seulement de croire à ses histoires mais encore de les écouter.

- Il essaie de nous apitoyer sur son sort. Quelle imagination ...

Ou bien:

- Le pauvre, il est devenu fou.

Et lui, il pleurait :

- Juifs, écoutez-moi. C'est tout ce que je vous demande. Pas d'argent, pas de pitié. Mais que vous m'écoutez, criait-il dans la synagogue, entre la prière du crépuscule et celle du soir.

Moi-même, je ne le croyais pas. Je m'asseyais souvent en sa compagnie, le soir après l'office, et écoutais ses histoires, tout en essayant de comprendre sa tristesse. J'avais seulement pitié de lui.

- On me prend pour un fou, murmurait-il, et des larmes, comme des gouttes de cire, coulaient de ses yeux.

Une fois, je lui posai la question: - Pourquoi veux-tu tellement qu'on croie ce que tu dis ? À ta place, cela me laisserait indifférent, qu'on me croie ou non ...

Il ferma les yeux, comme pour fuir le temps : - Tu ne comprends pas, dit-il avec désespoir. Tu ne peux pas comprendre. J'ai été sauvé, par miracle. J'ai réussi à revenir jusqu'ici. D'où ai-je pris cette force?

J'ai voulu revenir à Sighet pour vous raconter ma mort. Pour que vous puissiez vous préparer pendant qu'il est encore temps. Vivre? Je ne tiens plus à la vie. Je suis seul. Mais j'ai voulu revenir, et vous avertir. Et voilà: personne ne m'écoute ...

C'était vers la fin de 1942.

La vie, ensuite, est redevenue normale.

Elie Wiesel

Lucienne Deschamps

Chanteuse -Interprête

COMPLAINTE DE ROBERT LE DIABLE

Tu portais dans ta voix comme un chant de Nerval
Quand tu parlais du sang jeune homme singulier
Scandant la cruauté de tes vers réguliers
Le rire des bouchers t'escortait dans les Halles
Parmi les diables chargés de chair tu noyais
Je ne sais quels chagrins ou bien quels blue devils
Tu traînais au bal derrière l'Hôtel-de-Ville
Dans les ombres koscher d'un Quatorze-Juillet

Tu avais en ces jours ces accents de gageure
Que j'entends retentir à travers les années
Poète de vingt ans d'avance assassiné
Et que vengeaient déjà le blasphème et l'injure

Tu parcourais la vie avec des yeux royaux
Quand je t'ai rencontré revenant du Maroc
C'était un temps maudit peuplé de gens baroques
Qui jouaient dans la brumes à des jeux déloyaux

Debout sous un porche avec un cornet de frites
Te voilà par mauvais temps près de Saint-Merry
Dévisageant le monde avec effronterie
De ton regard pareil à celui d'Amphitrite

Enorme et palpitant d'une pâle buée
Et le sol à ton pied comme au sein nu l'écume
Se couvre de mégots de crachats de légumes
Dans les pas de la pluie et des prostituées

Et c'est encore toi sans fin qui te promènes
Berger des longs désirs et des songes brisés
Sous les arbres obscurs dans les Champs-Élysées
Jusqu'à l'épuisement de la nuit ton domaine

Oh la Gare de l'Est et le premier croissant
Le café noir qu'on prend près du percolateur
Les journaux frais les boulevards pleins de senteur
Les bouches du métro qui captent les passants

La ville un peu partout garde de ton passage
Une ombre de couleur à ses frontons salis

Et quand le jour se lève au Sacré-Coeur pâli
Quand sur le Panthéon comme un équarissage

Le crépuscule met ses lambeaux écorchés
Quand le vent hurle aux loups dessous le Pont-au-Change
Quand le soleil au Bois roule avec les oranges
Quand la lune s'assied de clocher en clocher

Je pense à toi Desnos qui partis de Compiègne
Comme un soir en dormant tu nous en fis récit
Accomplir jusqu'au bout ta propre prophétie
Là-bas où le destin de notre siècle saigne

Je pense à toi Desnos et je revois tes yeux
Qu'explique seulement l'avenir qu'ils reflètent
Sans cela d'où pourrait leur venir ô poète
Ce bleu qu'ils ont en eux et qui dément les cieux

Louis Aragon

CHANT DU GHETTO DE VARSOVIE

Ne dis jamais que tu vas de ton dernier pas,
Quand les jours bleus sont écrasés sous un ciel bas,
L'heure viendra, que nous avons tant espérée,
Frappant le sol, nos pas diront: Nous sommes là!
Des palmiers verts jusqu'aux lointains pays neigeux,
Nous sommes là! Le coeur en peine et douloureux,
Où notre sang, goutte après goutte, fut semé,
Notre courage et notre force vont germer.
Soleil futur tu embellis le jour présent,
Hier est l'ombre où disparaîtront nos tyrans,
Si le soleil se perd avant le jour levant,
Tel un appel d'âge en âge soit notre chant.
Il fut écrit, ce chant, par le sang, par le feu,
Ce n'est pas le chant d'un oiseau dans le ciel bleu,
Quand tout brûlait, parmi les murs qui s'écroulaient,
Fusil en main mon peuple a chanté ces couplets.
Ne dis jamais que tu vas de ton dernier pas,
QUand les jours bleus sont écrasés sous un ciel bas,
L'heure viendra que nous avons tant espérée,
Frappant le sol nos pas diront: Nous sommes là!

Hirsh Glik

Collège Besson

L’AFFICHE ROUGE

Vous n'avez réclamé ni la gloire ni les larmes
 Ni l'orgue ni la prière aux agonisants
 Onze ans déjà que cela passe vite onze ans
 Vous vous étiez servis simplement de vos armes
 La mort n'éblouit pas les yeux des Partisans
 Vous aviez vos portraits sur les murs de nos villes
 Noirs de barbe et de nuit hirsutes menaçants
 L'affiche qui semblait une tache de sang
 Parce qu'à prononcer vos noms sont difficiles
 Y cherchait un effet de peur sur les passants
 Nul ne semblait vous voir Français de préférence
 Les gens allaient sans yeux pour vous le jour durant
 Mais à l'heure du couvre-feu des doigts errants
 Avaient écrit sous vos photos *MORTS POUR LA FRANCE*
 Et les mornes matins en étaient différents
 Tout avait la couleur uniforme du givre
 A la fin février pour vos derniers moments
 Et c'est alors que l'un de vous dit calmement
 Bonheur à tous Bonheur à ceux qui vont survivre
 Je meurs sans haine en moi pour le peuple allemand
 Adieu la peine et le plaisir Adieu les roses
 Adieu la vie adieu la lumière et le vent
 Marie-toi sois heureuse et pense à moi souvent
 Toi qui vas demeurer dans la beauté des choses
 Quand tout sera fini plus tard en Erivan
 Un grand soleil d'hiver éclaire la colline
 Que la nature est belle et que le cœur me fend
 La justice viendra sur nos pas triomphants
 Ma Mélinée ô mon amour mon orpheline
 Et je te dis de vivre et d'avoir un enfant
 Ils étaient vingt et trois quand les fusils fleurirent
 Vingt et trois qui donnaient leur cœur avant le temps
 Vingt et trois étrangers et nos frères pourtant
 Vingt et trois amoureux de vivre à en mourir
 Vingt et trois qui criaient la France en s'abattant.

Louis Aragon

COURAGE

Paris a froid Paris a faim
 Paris ne mange plus de marrons dans la rue
 Paris a mis de vieux vêtements de vieille
 Paris dort tout debout sans air dans le métro
 Plus de malheur encore est imposé aux pauvres
 Et la sagesse et la folie
 De Paris malheureux
 C'est l'air pur c'est le feu
 C'est la beauté c'est la bonté
 De ses travailleurs affamés
 Ne crie pas au secours Paris
 Tu es vivant d'une vie sans égale
 Et derrière la nudité
 De ta pâleur de ta maigreur
 Tout ce qui est humain se révèle en tes yeux
 Paris ma belle ville
 Fine comme une aiguille forte comme une épée
 Ingénue et savante
 Tu ne supportes pas l'injustice
 Pour toi c'est le seul désordre
 Tu vas te libérer Paris
 Paris tremblant comme une étoile
 Notre espoir survivant
 Tu vas te libérer de la fatigue et de la boue
 Frères ayons du courage
 Nous qui ne sommes pas casqués
 Ni bottés ni gantés ni bien élevés
 Un rayon s'allume en nos veines
 Notre lumière nous revient
 Les meilleurs d'entre nous sont morts pour nous
 Et voici que leur sang retrouve notre coeur
 Et c'est de nouveau le matin un matin de Paris
 La pointe de la délivrance
 L'espace du printemps naissant
 La force idiote a le dessous
 Ces esclaves nos ennemis
 S'ils ont compris
 S'ils sont capables de comprendre
 Vont se lever

Paul Eluard

JE VOUS SALUE MA FRANCE

Je vous salue ma France, arrachée aux fantômes !
 Ô rendue à la paix ! Vaisseau sauvé des eaux...
 Pays qui chante : Orléans, Beaugency, Vendôme !
 Cloches, cloches, sonnez l'angélus des oiseaux !

Je vous salue, ma France aux yeux de tourterelle,
 Jamais trop mon tourment, mon amour jamais trop.
 Ma France, mon ancienne et nouvelle querelle,
 Sol semé de héros, ciel plein de passereaux...

Je vous salue, ma France, où les vents se calmèrent !
 Ma France de toujours, que la géographie
 Ouvre comme une paume aux souffles de la mer
 Pour que l'oiseau du large y vienne et se confie.

Je vous salue, ma France, où l'oiseau de passage,
 De Lille à Roncevaux, de Brest au Montcenis,
 Pour la première fois a fait l'apprentissage
 De ce qu'il peut coûter d'abandonner un nid !

Patrie également à la colombe ou l'aigle,
 De l'audace et du chant doublement habitée !
 Je vous salue, ma France, où les blés et les seigles
 Mûrissent au soleil de la diversité...

Je vous salue, ma France, où le peuple est habile
 À ces travaux qui font les jours émerveillés
 Et que l'on vient de loin saluer dans sa ville
 Paris, mon cœur, trois ans vainement fusillé !

Heureuse et forte enfin qui portez pour écharpe
 Cet arc-en-ciel témoin qu'il ne tonnera plus,
 Liberté dont frémit le silence des harpes,
 Ma France d'au-delà le déluge, salut !

Louis Aragon,

FRAGMENT • 128 • DES FEUILLETS D'HYPNOS

Le boulanger n'avait pas encore dégrafé les rideaux de fer de sa boutique que déjà le village était assiégé, bâillonné, hypnotisé, mis dans l'impossibilité de bouger. Deux compagnies de S.S. et un détachement de miliciens le tenaient sous la gueule de leurs mitrailleuses et de leurs mortiers. Alors commença l'épreuve.

Les habitants furent jetés hors des maisons et sommés de se rassembler sur la place centrale. Les clés sur les portes. Un vieux, dur d'oreille, qui ne tenait pas compte assez vite de l'ordre, vit les quatre murs et le toit de sa grange voler en morceaux sous l'effet d'une bombe. Depuis quatre heures j'étais éveillé. Marcelle était venue à mon volet me chuchoter l'alerte. J'avais reconnu immédiatement l'inutilité d'essayer de franchir le cordon de surveillance et de gagner la campagne.

Je changeai rapidement de logis. La maison inhabitée où je me réfugiai autorisait, à toute extrémité, une résistance armée efficace. Je pouvais suivre de la fenêtre, derrière les rideaux jaunis, les allées et venues nerveuses des occupants. Pas un des miens n'était présent au village. Cette pensée me rassura. À quelques kilomètres de là, ils suivraient mes consignes et resteraient tapis. Des coups me parvenaient, ponctués d'injures. Les S.S. avaient surpris un jeune maçon qui revenait de relever des collets. Sa frayeur le désigna à leurs tortures. Une voix se penchait hurlante sur le corps tuméfié : « Où est-il ? Conduis-nous », suivie de silence. Et coups de pied et coups de crosse de pleuvoir. Une rage insensée s'empara de moi, chassa mon angoisse. Mes mains communiquaient à mon arme leur sueur crispée, exaltaient sa puissance contenue. Je calculais que le malheureux se tairait encore cinq minutes, puis, fatalement, il parlerait. J'eus honte de souhaiter sa mort avant cette échéance. Alors apparut jaillissant de chaque rue la marée des femmes, des enfants, des vieillards, se rendant au lieu de rassemblement, suivant un plan concerté. Ils se hâtaient sans hâte, ruisselant littéralement sur les S.S., les paralysant « en toute bonne foi ». Le maçon fut laissé pour mort. Furieuse, la patrouille se fraya un chemin à travers la foule et porta ses pas plus loin. Avec une prudence infinie, maintenant des yeux anxieux et bons regardaient dans ma direction, passaient comme un jet de lampe sur ma fenêtre. Je me découvris à moitié et un sourire se détacha de ma pâleur. Je tenais à ces êtres par mille fils confiants dont pas un ne devait se rompre.

J'ai aimé farouchement mes semblables cette journée-là, bien au-delà du sacrifice.

René Char, *Feuillets d'Hypnos*, Paris, Gallimard, 1946

Yvan Denys Lycéen Résistant

11 NOVEMBRE 1940

Regardez bien les feuilles comme elles tourbillonnent
Comme elles tourbillonnent dans l'air brumeux du soir
Regardez les tomber, ces feuilles de l'automne
Emportées par le vent, le vent de notre espoir.
J'ai vu tomber les feuilles sur le cœur de la France
Un jour noir de Novembre, le jour de la douleur
Je vous ai vues tomber, feuilles de mon enfance
Arrachées à la vie dans la rosée des pleurs.
Le temps des verts corbeaux sortis de leur repaire
Menaçait le temps les feuilles et les jeunes gens.
Un jour noir de Novembre il annonçait l'hiver
La nuit et le brouillard et les sanglots sanglants.
Martellement des bottes et cliquetis des chaînes
Les pavés de Paris violés par les blindés,
Un ouragan de fer, des fusils par centaines
Tout ça contre les feuilles : elles étaient des milliers
A Berlin l'araignée dominait sur sa toile
De bagnes et de cachots, de prisons et de camps
Mais elle trembla quand sur le chemin de l'Etoile
Un inconnu sonna la Diane aux Etudiants.

Ralph Fegelson

AVIS

La nuit qui précéda sa mort
Fut la plus courte de sa vie
L'idée qu'il existait encore
Lui brûlait le sang aux poignets
Le poids de son corps l'écoeurait
Sa force le faisait gémir
C'est tout au fond de cette horreur
Qu'il a commencé à sourire
Il n'avait pas UN camarade
Mais des millions et des millions
Pour le venger il le savait
Et le jour se leva pour lui.

Eluard

RACONTE-MOI LE PASSÉ

- Raconte-moi le passé.
 - Il est trop vaste.
- Raconte-moi le XXe siècle.
- Il y eut des luttes sanglantes,
 - puis Lénine,
 - puis l'espoir,puis d'autres luttes sanglantes.
- Raconte-moi le temps.
 - Il est trop vieux.
- Raconte-moi mon temps à moi.
 - Il y eut Hitler,
 - il y eut Hiroshima.
- Raconte-moi le présent.
 - Il y a toi,
 - et encore toi,
 - et le bonheur qui ressemble
 - au soleil sur les hommes.
- Raconte-moi...
- Non, mon enfant,
- c'est toi qui dois me raconter
- l'avenir.

De Alain BOSQUET, Sonnets pour une fin de siècle, « Poésie »

Emmett Till

Emmett Till avait 14 ans, il portait ce type de costume
 qu'on peut voir au début de Malcolm X,
 pas aussi beau bien sûr mais... il lui allait comme un gant
 Il venait de quitter son Chicago pour passer l'été
 avec ses cousins dans la maison de son oncle Moses Siméon
 dans un bled perdu au fond du Mississippi
 Mamie Till lui avait pourtant bien dit que
 Dans le sud les usages étaient tous différents
 Que c'est par peur qu'on souriait aux blancs et que
 Même s'ils ne faisaient plus l'ombre d'une crainte
 Fallait qu'il soit prudent, qu'un nègre survive... en restant sur ses gardes
 Emmett faudra qu'tu sois prudent,
 un nègre survive toujours... en restant sur ses gardes
 Chaque jour, Emmett Till ramassait le coton,
 Travail harassant qui s'achevait par une collation
 Le maigre solde en poche on allait jusqu'à l'épicerie du coin
 Jusque là rien... ne laissait présager qu'en cette fin d'été 55,
 À trois jours de la rentrée, l'histoire d'un jeune nègre
 Allait rendre célèbre la petite bourgade de Money
 Il portait ce chapeau à la Clarke Gable
 Il était beau, pas très grand, un peu grande gueule
 Rien de vraiment alarmant sauf qu'il paraît
 Que ce « gosse du Nord » plaisait aux blanches
 On a souvent répété qu'Emmett bégayait,
 On a même entendu au procès qu'il était attardé, enfin
 C'est ce qu'ils ont dit devant les jurés pour expliquer... ce qu'Emmett
 avait fait.
 Emmett Till avait 14 ans, il n'était pas méchant pour un penny, non,
 Sauf que ce vendredi après midi,
 Personne ne sait ce qui s'est dit au comptoir de l'épicerie
 Avait-il tenu des propos insultants ?
 Avait-il fait la cour à la femme du patron ?
 Toujours est-il que son seul crime: il la trouvait belle Carolyn.
 Emmett Till portait le cheveu court comme
 Certains noirs aimaient à le faire dans le nord
 Mais le soir du dit incident,
 Devant le mari, Emmett, lui, n'eut pas vraiment peur
 Quand ils vinrent dans cette nuit sans couleur
 Et qu'Emmett entendit derrière des lanternes des voix qui criaient :
 « celui-là on l'emmène »
 Emmett, qui serait fort son cœur, n'eut pas vraiment peur...
 Emmett fut donc enlevé un samedi soir
 et son corps fut repêché 3 jours plus tard
 dans le marais tout près... au bord d'une rivière
 C'est son oncle qu'ils appelèrent pour l'identification,
 en retournant le corps Moses fut tellement choqué
 qu'il s'en mordit les lèvres... jusqu'au sang

Emmett avait le cou attaché aux lourdes pales
 D'un ventilateur qui sert à sécher le coton,
 Une oreille manquait, un œil pendait encore au milieu de la joue,
 l'autre avait été arraché.
 On pouvait voir le jour à travers les trous qu'il avait dans le crâne,
 ses mâchoires étaient brisées, ses pommettes éclatées
 et des morceaux de dents sortaient jusque par le menton.
 Emmett Till n'avait que 14 ans, et
 le croque-mort mit plus de 14 heures pour
 Rassembler les morceaux du visage du gosse
 À partir d'une photo laissée par Moses ;
 Grâce à la chevalière à son annulaire,
 Cadeau que son père lui avait offert avant de partir en guerre,
 On put mettre un nom, un nom sur un corps... Emmett
 Très vite 2 hommes furent accusés du meurtre,
 Le mari offensé et le beau-frère de l'épicière,
 Eux, niaient en bloc avoir tué le nègre
 Juste menacé pour que ce dernier déguerpisse vers le nord.
 Un jury blanc comme neige fut constitué
 Mais le procès fut un exemple de justice sudiste
 Les témoins noirs furent terrorisés,
 Même le sheriff du comté se rangea du côté des accusés
 Ainsi le corps fut déclaré comme n'étant pas celui de la victime,
 Pas de corps donc pas de crime,
 le verdict fut sans appel
 En moins d'une heure, les 2 hommes repartirent libres :
 Au Mississipi nul ne peut être jugé 2 fois pour le même meurtre,
 Alors forts de cette loi, les 2 hommes se confièrent au magazine Look
 Et fiers, ils expliquèrent ce qu'ils firent cette fameuse nuit d'août.
 Emmett Till avait 14 ans sur la photo que Mamie sa mère, tenait dignement,
 Elle qui dut payer plus d'un an de salaire pour rapatrier le corps vers le nord,
 Elle décida de l'exposer pour que le monde voit
 Le calvaire de son p'tit bonhomme et qu'on n'oublie pas
 Que même à 14 ans, être un nègre voulait dire... Rester sur ses gardes.
 En 3 jours plus de 50 000 personnes vinrent de partout
 Pour rendre hommage au jeune homme
 Bravant la puanteur, les évanouissements par centaines
 La presse et les manifs de détracteurs.
 Bob Dylan lui dédia une chanson, une autoroute porte désormais son nom
 Et l'école où il devait faire sa rentrée scolaire fut rebaptisée en son honneur.
 Emmett Till

Lhomé (album *L'Ombre d'un amour*)

POÉSIE

Je suis d'un autre genre, je viens d'un autre monde
 Pourtant je vais mourir,
 Comme nombre de mes semblables,
 Accusée, condamnée par des marchands de sables
 En place publique, en plein écran, je vais devoir m'éteindre,

Je suis d'un autre genre car je viens d'un poème,
 D'une saison éternelle en plein cœur de vos rêves
 D'une maison de papier aux murs blancs quadrillés, et
 Pour seuls meubles j'ai quelques mots raturés.

Je suis d'un autre monde, d'un jardin de tercets,
 Aux terres seules bercées par les bras de Musset,
 Des vers sont mes hivers, de laine sont mes étés,
 Verlaine quand vient l'automne des feuilles tombent
 Des branches de mes versets.

D'un haïku, d'un sonnet, d'une prose, ou d'une césure,
 J'ai porté mille vêtements, mille corps aux mille coutures,
 De langues en destinées, j'ai su comment me libérer
 Avant même qu'ils prononcent mon nom, j'étais déjà née.

En cette triste époque où l'on condamne les artistes,
 Qui osent prendre le risque de ne pas plaire à tout public
 Qui portent leur art comme un enfant
 Sur le Dos de l'Afrique
 Qui donnent sans recevoir, qui donnent le ventre vide,

Quand de leurs rires, de leurs regards viendra le tranchant
 Quand ils verront ce bleu, ce bleu sortir de mon sang
 Dis-leur que j'ai repeint l'éventail des sentiments
 Laissant séant des lettres plus belles que l'aube sur l'océan

Dis-leur qu'ils ne pourront jamais me voir faner
 Je ne suis que le second mouvement après, celui d'aimer.
 Ma plume atteint des cimes plus hautes
 Que toutes leurs tours,
 Du plus petit espace de Slam, j'ai fait une cour

Dis-leur qu'ils ne peuvent m'éteindre,
 Même au fond de leurs cachots
 Même s'ils recueillent mes plaintes
 Car au creux de mes sanglots
 Résonne la fin de l'esclave et souffle la liberté
 Car il n'y a plus aucune chaîne au bout de douze pieds.

Quand il n'y aura plus que des armes

Plus de flamme ni de rêve
Quand alors ceux qui déclament porteront
Mes ailes sur leurs lèvres
Dis-leur qu'ils ne peuvent m'éteindre
Même s'ils tiennent ma tête,
Quand, pour coupable à pendre, ils désigneront le poète.

Je suis d'une autre rive, ma peau est faite de nuages,
Je suis du peuple libre, celui du partage.
Je suis d'un autre genre, d'un autre pays,
Du feu, sous la cendre, je suis Poésie.

Lhomé (album *Les Vertus de la patience*, 2015)

Monsieur Riquier Inspecteur d'Académie

EXTRAIT DU LIVRE DE DENISE HOLSTEIN, *LE MANUSCRIT DE CAYEUX SUR MER. JUILLET – AOÛT 1945*. EDITIONS LE MANUSCRIT, 2008.

... Nous chantons des chants de route et d'espoir. Le voyage dure deux jours et demi et c'est le commencement de la souffrance...

...Les enfants pleurent, il faut les consoler, les faire patienter. Il commence à y avoir un peu de calme dans le train, les enfants s'endorment.

Lorsque le train s'arrête, nous entendons des cris en allemand, on ouvre les portes, le voyage est terminé. Des hommes vêtus de costumes de bagnards, la tête rasée, prennent les enfants dans les bras pour les faire descendre, les pauvres petits sont pour la plupart à moitié nus et sans chaussures. Ils sont apeurés devant ces hommes à l'allure inconnue pour eux et dont la grosse majorité sont des étrangers. Parmi ces hommes est un jeune homme avec de grands yeux bleus, habillé malgré le costume à rayures d'une façon impeccable ; de suite je m'adresse à lui car il ne peut être que Français. En effet il me répond entre les dents pour que les autres ne le voient pas parler : « Remonte dans le train, je ne peux pas te parler ici. » Je lui obéis, il vient et me dit de suite ce qu'est le camp. La nourriture, juste de quoi ne pas mourir de faim, pas de place pour s'étendre la nuit, tout le temps des appels et, me dit-il, surtout en descendant du train ne prends pas de gosses dans tes bras. Je lui demande pourquoi, il me répond : « Tu comprendras d'ici quelques jours. » Je ne comprends vraiment pas ce qu'il veut dire. « Tu vois, me dit-il me montrant les gosses, ça va faire du savon. »

Il me dit ce qu'il est au camp depuis deux ans et je le prends pour un fou. Je lui demande s'il ne connaît pas des Holstein qui soient au camp. En souriant il me répond : « Nous sommes peut-être plusieurs millions dans ce camp et je te conseille de ne plus demander des nouvelles de ta famille et surtout de ne plus y penser. » Je suis assez angoissée en descendant du train mais je ne veux rien dire à mes camarades, il sera bien temps de l'apprendre par la suite. En descendant, je vois une petite fille pleurant toute seule, je n'ai pas le cœur de la laisser ainsi, je la prends donc par la main et marche un moment, lorsqu'à côté de moi je reconnais le Français avec lequel je venais de parler ; il me répète de façon tout à fait autoritaire : « Tu ne comprends pas ce que je t'ai dit pour les enfants. » Le cœur serré, je laisse donc cette petite fille qui n'est plus seule mais au milieu de la foule et je l'écarte pour aller rejoindre deux jeunes filles marchant ensemble sans enfants.

Il fait nuit noire, des projecteurs éclairent la route. Le train s'est arrêté à l'intérieur du camp. Il n'y a pas de gare. Nous longeons le train lorsqu'en travers de la route plusieurs Allemands, faisant le service d'ordre, envoient les uns à droite où se trouvent des camions ainsi que les femmes âgées et toutes les personnes portant des enfants dans les bras. Nous attendons là un bon moment, les unes pleurent en voyant ce désert dans lequel nous avons l'air d'être conduites, les autres pleurent venant d'être séparées de leur mari, de leur mère, de leur sœur.

Ce texte se poursuit par l'écoute de *Kaddish*, pièce pour piano et violon, composée par Maurice Ravel.

1ere Strophe par les élèves du Lycée Carnot puis collectif

LE CHANT DES PARTISANS

Ami entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne ?
Ohé partisans ouvriers et paysans c'est l'alarme.
Ce soir l'ennemi connaîtra le prix du sang et des larmes.

Montez de la mine descendez des collines camarades !
Sortez de la paille les fusils la mitraille les grenades.
Ohé les tueurs à la balle et au couteau tuez vite !
Ohé saboteur attention à ton fardeau dynamite...

C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères.
La haine à nos trousse et la faim qui nous pousse la misère.
Il y a des pays où les gens au creux des lits font des rêves.
Ici nous vois-tu nous on marche nous on tue nous on crève...

Ici chacun sait ce qu'il veut ce qu'il fait quand il passe.
Ami si tu tombes un ami sort de l'ombre à ta place.
Demain du sang noir sèchera au grand soleil sur les routes.
Chantez compagnons dans la nuit la Liberté nous écoute...

Musique d'Anna Marly -Paroles de Maurice Druon et Joseph Kessel